

Histoire et Archéologie spadoises.

Musée de la Ville d'Eaux
Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Bâtiment des Beaux-Arts et la Poste à Spa

Coll. Musée de la Ville d'Eaux

Mars 1988

A la mémoire de notre Vice-Président Robert Paquay décédé le vendredi 19 février 1988

Vingt-trois ans de travail côte à côte, vingt-trois ans d'efforts pour mieux connaître le passé de notre ville et pour mieux en mettre en valeur les éléments, voilà qui justifie quelques mots d'adieu amplement mérités par notre ami Robert Paquay, qui fut trésorier puis vice-président d'Histoire et Archéologie spadoises.

Robert Paquay aimait sa ville. Il la souhaitait toujours plus belle, toujours plus accueillante. Dès 1965 il accepte de siéger parmi les dirigeants du Musée, mais siéger est un mot qu'il n'aurait pas apprécié car ce qu'il veut, c'est agir. D'emblée il assume les fonctions de trésorier. Il prend part aux phases de transfert du Musée à la Villa Royale puis de transformation du bâtiment. Aussi longtemps que sa santé le lui permit, il fut un trésorier modèle, un administrateur de bon conseil et un travailleur infatigable. Il nous entraînait littéralement dans son sillage, ne mesurant pas ses efforts. Travailler après minuit lui paraissait tout naturel.

La compétence de notre ami dans le domaine du bois peint était reconnue de tous. Lui-même et Ivan Dethier étaient nos deux experts. Son souci d'exactitude le poussa à étudier les laques étrangères afin de situer à leur vraie place certaines pièces de nos collections; de là son étude sur les laques vénitiennes.

D'autres activités du musée bénéficièrent de ses efforts: travaux préparatoires d'un catalogue de nos bois peints avec Ivan Dethier et Maurice Ramaekers, classement et conservation des affiches.

Parmi les articles rédigés par lui pour notre bulletin nous citerons des études sur les peintres spadois du 18^e siècle et sur les briqueteries de Nivezé.

La glorieuse histoire de l'automobile à Spa l'intéressa au point de rassembler une abondante documentation et de publier une plaquette illustrée. Le 18 février, veille de son décès, il me téléphona longuement pour me parler d'un prochain article.

D'autres activités de Robert Paquay mériteraient d'être évoquées: sa carrière d'indépendant — un titre dont il était fier — et sa conduite durant la guerre 40-45. On sait que lors de la retraite allemande il se trouvait parmi les résistants de Forêt et qu'il échappa de peu au massacre.

En bref, Robert Paquay aimait sa patrie et sa ville. Il combattit de façon désintéressée afin d'assurer à cette dernière un avenir brillant. C'est de ce lutteur que nous garderons le souvenir.

Que Madame Paquay, que ses enfants et ses petits-enfants soient persuadés que les dirigeants d'Histoire et Archéologie spadoises comprennent leur peine et la partagent. Sachant de quel idéal était animé Robert Paquay, ils mesurent l'immense perte que tous nous venons de faire.

Dr André Henrard
président

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77B

4880 SPA

14^{ème} année

MARS 1988.

BULLETIN n° 53

S O M M A I R E .

Assemblée Générale		3
Invitation		4
L'album de voyage à Spa de Jan Brueghel dit de Velours (suite)	L. Pironet	5
A propos de l'antiquaire spadois Henri Lebeau	C. Massart	24
La fabrique spadoise de cartes et broches de John Cockerill	L. Marquet	26
Pavillon et céramique	G. Spailier	37
Le Musée et les Jeux	La Rédaction	38 et 50
Alexandre Delhasse : Une plume très dangereuse (fin)	G. Pecters	39
Les lecteurs nous écrivent	C. Massart	49

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

NOS NOUVEAUX MEMBRES.

Mr. Pierre ASSANTE	BRUXELLES	Mr. Jacques GOIJEN	POULSEUR
Mme. P. ASSANTE	BRUXELLES	Mme. J. GOIJEN	POULSEUR
Melle. G. BINDELLE	NIVEZE	Mr. Georges HEUSE	SPA
Mme. J. BAIR	SPA	Mme. G. HEUSE	SPA
Mr. Raymond CHASLIN	SPA	Mr. S. KRISTJANSSON	SPA
Mme. R. CHASLIN	SPA	Mr. Kurt NEUMAN	SART
Mr. André DOHOGNE	SPA	Mme. K. NEUMAN	SART
Mr. J. Pierre GALLOY	BEYNE-HEUAY	Mr. YURUK	SPA
Mr. René GOFFIN	SPA	Mme. YURUK	SPA
Mme. R. GOFFIN	SPA		

Liste arrêtée le 21 février 1988.

PAIEMENT DES COTISATIONS.

Centre de Spa. Comme toujours nos dévoués délégués passeront chez les membres habitant le centre de la ville. Peut-être sont-ils déjà passés.

Pour la périphérie de Spa et ceux demeurant à l'extérieur, ils sont priés d'utiliser la formule de virement jointe au présent bulletin.

Toujours quatre bulletins l'année.

COTISATION POUR 1988.

Le montant de la cotisation reste toujours de 400 francs pour l'année 1988. Nous sommes convaincus que nos abonnés et amis seront toujours aussi fidèles et reconnaissants.

Compte de l'A.S.B.L. : 348-0109099-38 . R. Manheims Histoire et Archéologie Spadoises ASBL - 4880 - SPA.

Editeur responsable : Histoire et Archéologie Spadoises, A.S.B.L.

Secrétaire de Rédaction : Raymond Manheims, Av. Léopold II, 9
Tél. : (087) 77.13.06 à Spa

Réalisation : Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8
Tél. : (087) 77.17.68 à Spa

Anne-Marie Devogel.

Tirage du bulletin : 700 exemplaires. Tous les trimestres.

ASSEMBLEE GENERALE

Nous avons l'honneur de vous inviter à l'assemblée générale statutaire de notre association qui se tiendra le Jeudi 17 mars 1988 à vingt heures à notre siège social au Musée de la Ville d'Eaux.

ORDRE DU JOUR.

1. Rapport du Président
2. Rapport du Secrétaire
3. Rapport du Trésorier
4. Désignation des vérificateurs aux comptes et approbation de ces derniers.
5. Fixation de la cotisation pour l'année 1989.
6. Divers.

Nous serions heureux de votre présence et nous vous prions d'agréer, Cher Membre, l'assurance de notre parfaite considération.

Le Comité.

(Voir au verso)

L'ALBUM DE VOYAGE A SPA DE JAN BRUEGHEL
DIT DE VELOURS

par L. Pironet.

A la suite de la page 144 de notre bulletin de décembre 87, à la rubrique 16. Vue de l'église et du chemin de la Sauvenièrre à Spa (inérite), il y a lieu d'ajouter le texte ci-après que l'auteur vient de nous transmettre... Un oubli ou une distraction, cela peut arriver à tout le monde !

Cette esquisse montre une partie du quartier du Bohy (18, p.59) et, entre deux rangées de maisons, le chemin de la Sauvenièrre, parcouru en son centre par le ruisseau de la Picherotte qu'enjambent trois passerelles. Le courant d'eau alimente plus loin le bief fournissant la force hydraulique au moulin banal de Spa, cité dans un record de 143° (10 p.60).

La façade de la maison de gauche se reconnaît aisément sur la grande vue de Spa ainsi que la passerelle à balustrade l'unissant à l'immeuble voisin.

Plus loin, une maison présente la caractéristique "toutain" ou petit toit en saillie garantissant la porte. Au fond, l'église entourée de son cimetière emmurailé que perce une porte.

Le clocher situé à l'ouest est une tour carrée surmontée d'une flèche gothique portant une croix et le coq-girouette. Trois barbacanes sont visibles. La nef de style roman semble inachevée du côté nord.

La grande vue montre le chevet formé d'une abside flanquée d'une absidiole au sud. Cette chapelle en hémicycle est seule visible sur le présent dessin.

Devant l'église, une bâtisse à pignon aveugle : il s'agit probablement de la grange décimale, où on entrepose la dîme due au Prince (10 p.307)

Cantagallina a esquissé sommairement l'église de Spa (159 x 194mm) au verso de la vue générale de Liège, mais vue du nord.

La carte-vue du 13 février 1901 a la même perspective mais d'un point plus proche de la nouvelle église inaugurée en 1885, c'est la rue Xhrouet actuelle. (Photo 17)

Comme l'annonce l'auteur à la fin de son texte en décembre, l'article ci-après, du même auteur, est une suite de celui consacré à Jan Brueghel, bien qu'il s'intitule différemment.

Pour répondre à certaines questions de nos membres, le fait que les rubriques de l'article sur l'album de voyage de Jan Brueghel aient une numérotation discontinue et parfois pas de numérotation, ne signifie pas que des alinéas soient manquants, c'est ainsi que l'auteur a désiré présenter son texte.

.....

Un témoin unique de l'archéologie industrielle wallonne :
LA PEINTURE DU HAUT FOURNEAU DE HOLA A SPA DE JAN I BRUEGHEL

par Louis PIRONET.

(Suite H.A.S. décembre 1987)

La peinture à l'huile de Jan I Brueghel représentant le fourneau de Hola à Spa est conservée à la Galerie Doria Pamphilj de Rome sous la rubrique : Jan Brueghel Il Vecchio : Passaggio con fondaria (photo 23)



23. *Le haut-fourneau à charbon de bois de Hola à Spa par Jan I Brueghel, vu du nord.*
Peinture à l'huile, 22,2 x 33,3 cm, Galleria Doria Pamphij Roma.

(Foto dell'Istituto Centrale per il catalogo e la Documentazione Roma, Inv. n. F.C. 449).

Cette oeuvre magistrale, d'une grande qualité descriptive est l'image la plus exacte que nous ayons gardée d'un haut fourneau wallon ancien construit en blocage de pierres grossières (17 p.288).

Adossé à un talus, le corps du bâtiment, d'une hauteur de sept mètres environ, est sillonné de lézardes occasionnées par la chaleur intense de la cuve interne de fusion lors de la réduction du minerai de fer en fonte qui est un mélange de fer, de carbone et de silicium.

Devant un amas de minerai de fer, deux ouvriers se restaurent, devisant avec un autre personnage appuyé sur un bâton. Ils sont observés par un chien à longs poils noirs et blancs.

L'un tient à la main une cruche brune pansue en grès de Raeren. Ils sont coiffés du chapeau à large bord commun à l'époque et sont vêtus d'un manteau grisâtre et décoloré servant à les protéger de la chaleur de la coulée.

Ils portent des brodequins de cuir sur d'épaisses chausses.

Devant eux gît une gueuse de fonte sur un rouleau de bois ou bien peut-être la forme en bois servant à imprimer le moule de la gueuse dans le sable humidifié.

A l'avant-plan du tableau, entre le tas de minerai et l'appareil du fourneau, une mare alimentée par un conduit à ciel ouvert, sert à refroidir les outils.

Devant cette petite pièce d'eau se trouve une curieuse brouette dont les deux côtés sont des jantes semblables à celles des traîneaux. Ce système peut convenir au transport en descente de lourdes charges.

On retrouve ce même véhicule évacuant le laitier sur le : "Vue d'un fourneau par le marquis de Courtivron et Bouchu" dans "Art des Forges et fourneaux (18 p.53)

Plus à droite, un manoeuvre prépare le minerai tandis qu'un autre le tamise dans un cuveau en bois au fond percé de trous.

Un récipient plein de minerai de fer concassé repose sur un escabeau de bois. La matière est apprêtée en tas.

Le panier sur l'épaule, deux porteurs gravissent la rampe donnant accès à la plate-forme de chargement, où le gueulard sans cheminée crache une épaisse fumée noire.

Au-dessus de la côte, deux hommes de peine apprêtent le charbon de bois entreposé dans un abri rustique.

Au sommet de l'édifice, un homme verse sa charge dans le gueulard du fourneau.

Le creuset ^{haut} du fourneau est alimenté en air par un soufflet que l'on aperçoit dans la pénombre de l'appentis, à gauche de la chapelle de coulée protégée du vent d'ouest par un clayonnage de branches.

Ce soufflet est formé de deux caissons triangulaires en bois, la base fixée au sol, une paroi de cuir épais réunissant ces deux pièces. (19)

Le couvercle est soulevé alternativement par les cames d'un arbre actionné par une immense roue hydraulique à augets sur laquelle un canal en bois amène l'eau d'un bief.

Le ruisseau alimentant cette dérivation est surmonté d'une simple passerelle que granchissent une femme et une fillette, sous un bouquet d'arbres survolé de deux pies.

Un toit de chaume protège la halle aux soufflets, le creuset et la coulée dans le moule à gueuses.

Un ouvrier fondeur surveille l'opération après avoir ouvert le trou de coulée percé dans le creuset, à la partie inférieure du haut fourneau. Armé d'un crochet, il retire le laitier qui provient de la fusion des éléments silicieux et qui se

vitrifient en concrétions multicolores (20). Les amas de laitier se retrouvent dans la région lors de travaux de terrassement.

Les gamins de jadis en appelaient les fragments : Pîres à tonîres (pierres de tonnerre).

Louches, crochets, lache-fer, pelles, ringards, écumoières à laitier, spatules et porte-tampon forment la panoplie du fondeur.

Ces outils refroidissent dans l'eau de la mare; d'autres sont accotés à la muraille à portée de main du fondeur.

La fonte rougeoyante remplit le moule de sable préalablement humidifié.

Après avoir été déplacées sur des rondins, huit gueuses de fonte de 3 à 4 mètres de longueur et de 15 à 16 cm. de largeur et dont le poids peut aller jusqu'à une tonne, attendent le transport vers les forges de Spa ou de Marteau pour y subir l'affinage.

Dans la pénombre de la halle aux soufflets, on distingue aussi une enclume pour forger ou réparer l'outillage ainsi que des vêtements.

A droite de l'appareil, le maître fondeur, chapeau bas, vêtu du même paletot que ses ouvriers, commente le procédé de fabrication de la fonte à deux gentilshommes dont l'un est armé d'une épée.

Le fourneau de Hola par Brueghel est le chef d'oeuvre le plus insigne fait à Spa. L'art du maître flamand a inspiré au critique Eemans le texte suivant (3 p.17 et 20) :

"Ses oeuvres d'avant son voyage en Italie sont encore d'une dureté de touche peu nuancée, avz des couleurs trop nettement opposées. Mais dès le retour, après 1596, le modelé se fait plus délicat et le nuancement des couleurs devient de plus en

plus subtil.

La maturité venue, il parvient à concilier la richesse chromatique de sa palette avec l'unité de la composition, chaque couleur, aussi vive, aussi indépendante soit-elle, s'imbriquant à merveille dans l'harmonie de l'ensemble, de telle sorte que ses peintures apparaissent toujours à nos yeux émerveillés tels de précieux émaux. Et c'est encore Yvonne Thiéry de noter : 'Il est habile à juxtaposer des touches très délicates de couleurs différentes, mais pures, qui traduisent les modulations que la lumière fait subir au ton local, en rehaussent l'éclat ou l'amortissent, ou bien, par graduations, ménagent un passage sans heurts à la tonalité voisine. Comme les impressionnistes modernes, il évite le noir, les teintes foncées et opaques."

LA VUE DU FOURNEAU DE HOLA PAR REMIGIO CANTAGALLINA.

(photo 24)

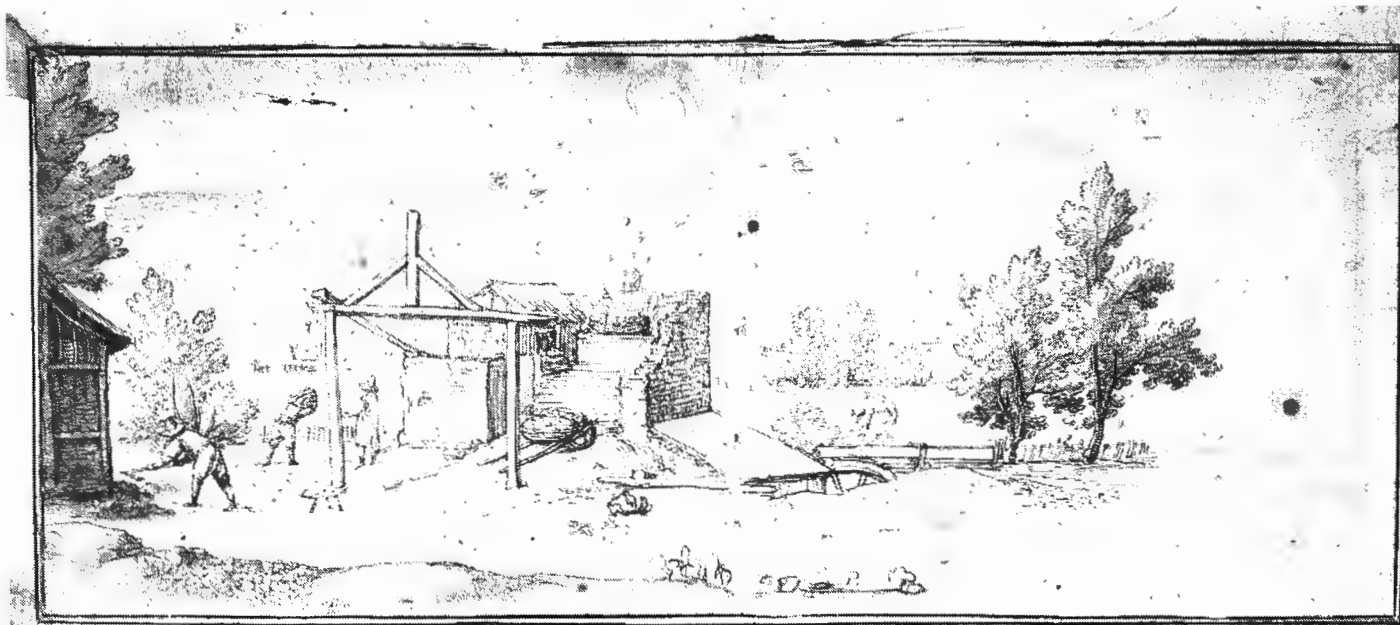
De son séjour à Spa en août 1612, Cantagallina nous laisse un dessin de l'appareil vu du sud en regardant vers la heid Brédar, appelée maintenant heid Fanard, à l'envers du décor de Brueghel, les mêmes personnages semblant être en place. A l'arrière-plan, un chemin court parallèlement à la Crête de la colline, sur le versant appelé heid Brédar, devant laquelle coule la rivière le Wayai.

Il s'agit d'une voie de vidange du charbon de bois, aménagée bien plus tard en la promenade de la Grande Duchesse.

Deux aires de charbonnage forment point de vue à son extrémité ouest (21).

A droite de l'édifice, tourne la roue hydraulique sous le jet du canal en bois sur pilotis, tout contre la halle aux soufflets.

A gauche une cabane en torchis coiffée de chaume abrite la ré-



24. Le fourneau de Hola, dessin de Rémigio Cantagallina, vu du sud le 26 août 1612
annoté Adi 26 A 1612 162 x 390 mm

Musée des Beaux-Arts. Cabinet des dessins Bruxelles.
COPYRIGHT A.C.L. Bruxelles 188545 B.

25. L'ancien moulin Potier vu du nord sur le site de Hola, vers 1910. Bâtiment disparu; actuellement siège des Jardins Enkart, av. Reine Astrid à Spa.

Carte-vue. Coll. partic.



serve de charbon de bois. Un manoeuvre morcèle le combustible au moyen d'une houe.

Devant l'escalier montant à la plate-forme où fume le gueulard, une manne faite de brins de coudrier tressé est remplie de matière première, repose sur une curieuse brouette sans pieds. Une charpente de solives semble attendre une toiture amovible devant protéger la plate-forme.

Une petite cabane, abri des travailleurs, est installée dans un angle du sommet de l'édifice ceinturé d'un muret.

Notice historique succincte du fourneau de Hola.

Suivant la toponymie de Spa de Jules Antoine, il est d'abord question d'un marteau, le lieu-dit Hola étant trouvé pour la première fois en 1449 sous le nom de "martea dz Hola" dans les archives.

En 1478, on parle de "noux forneal jointant au ry de crep".

On retrouve en 1576 'Johan dit Racket.. vend à Remacle le Loup alle fangne de Holla jointant vers le fornea de Holla a chemin qui tendt dudit fornea sur le Vecster".

A la fin du XVIe s. et au début du XVIIe, il ressort des textes que le fourneau de Hola appartient à la famille Leloup, célèbre à Spa pour ses artisans, ses artistes et ses maîtres de forge.

Il disparaît au début du XVIIIe s. laissant un toponyme Thier de forneau, aujourd'hui disparu.

Bien plus tard, s'élève à cet endroit le moulin Potier (photo n°25) qui fait place vers 1926 à la propriété Enkart et ses célèbres parterres de Bégonias (22).

Certains ouvriers du fourneau de Hola habitaient quelques maisons non loin de ce qui s'appellerait Thier Bacon dès avant le XVIIe s. (18 p.78).

Jusqu'à leur disparition récente, il existait à cet endroit deux rangées d'habitations mitoyennes et unifamiliales, dans un repli de terrain.

Les passants y étaient souvent brocardés, vestige du rude caractère frondeur des ouvriers métallurgistes ?

La sidérurgie ancienne au Pays de Franchimont.

Le minerais ou mine de fer.

Dans nos régions, la production de fer était pratiquée depuis des temps immémoriaux dans des bas fourneaux chauffés au charbon de bois alimentés en oxygène par un soufflet. La loupe de fer grossier ainsi obtenue était ensuite martelée sur place dans des forges à bras.

Le minerai de fer était extrait dans tout le Pays de Franchimont qui comprenait le ban de Spa.

La sidérurgie ancienne a laissé des toponymes locaux : Heid du Fer, Bois des Minières, Fond Crasse, cascade Haldeboeuf (halde = amas de scories ou de minerais rebutés) ainsi que des patronymes : Crahay, Fairon, Féron, Ferrand, Lefèbre, Lefèvre, Maquet, Mine, Minet, Mineur...

Le bois des Minères (minerai de fer) s'étend à l'ouest de la fontaine de la Sauvenière; à cet endroit, il existe peut-être des vestiges des bas fourneaux antiques ou médiévaux, système utilisé jusqu'au XIIIe s., car ces foyers primitifs s'établissaient à côté des matières premières, gisement de mine de fer et charbon de bois (23).

Nous retrouvons le mode d'extraction du minerai dans l'ouvrage de Briavoine (24, p.284), il signale par ailleurs qu'il existe à Hodbomont près de Theux : "Un excellent minerai de fer fort"... Les procédés par lesquels toutes ces mines s'exploitent sont des plus simples. Les ouvriers enfoncent sur le minerai même ou à côté deux puits ou bures d'environ 1,50 mètre de diamètre que l'on garnit de cerceaux et de broussailles. Lorsque l'on est arrivé au minerai, on extrait dans tous les sens sur dix à seize mètres de rayon, laissant de distance en distance des piliers pour soutenir le terrain.

On exploite ensuite ces piliers à leur tour en revenant vers la bure. On se porte ensuite à une distance convenable pour enfoncer un nouveau puits et ainsi de suite.

L'extraction du minerai de fer n'a ordinairement lieu que pendant trois à quatre mois d'hiver. Les produits journaliers de chaque puits varient depuis 3.000 kgs. jusqu'à 8.000 kgs. par jour et quelquefois davantage."

Une carte de notre collection, intitulée : "Bassin des fontaines minérales de Spa" et signée : Wolff delinea vit et pinxit 1806, porte mention des mines de fer non exploitées /

Dans le bois des Minières au sud de la route de la fontaine de la Sauvenière à la fontaine de la Géronstère; au sud-ouest du village de Creppe et enfin dans la heid Fanard, près de Spa (25). Le minerai est ensuite lavé à l'eau courante dans le patouillet, sorte de demi cylindre creux en bois, pour le débarrasser des matières terreuses. Une installation plus

complexe est le lavoir composé de plusieurs bassins de décan-
tation pourvus d'une abondante circulation d'eau. (26 p.8).

Après le lavage, le minerai est concassé au bocard, machine-
rie animée par une roue hydraulique actionnant un arbre à ca-
mes soulevant alternativement de gigantesques pilons verti-
caux formés de troncs d'arbre dont la base est pourvue d'une
semelle de fonte.

Le procédé indirect wallon de fabrication du fer.

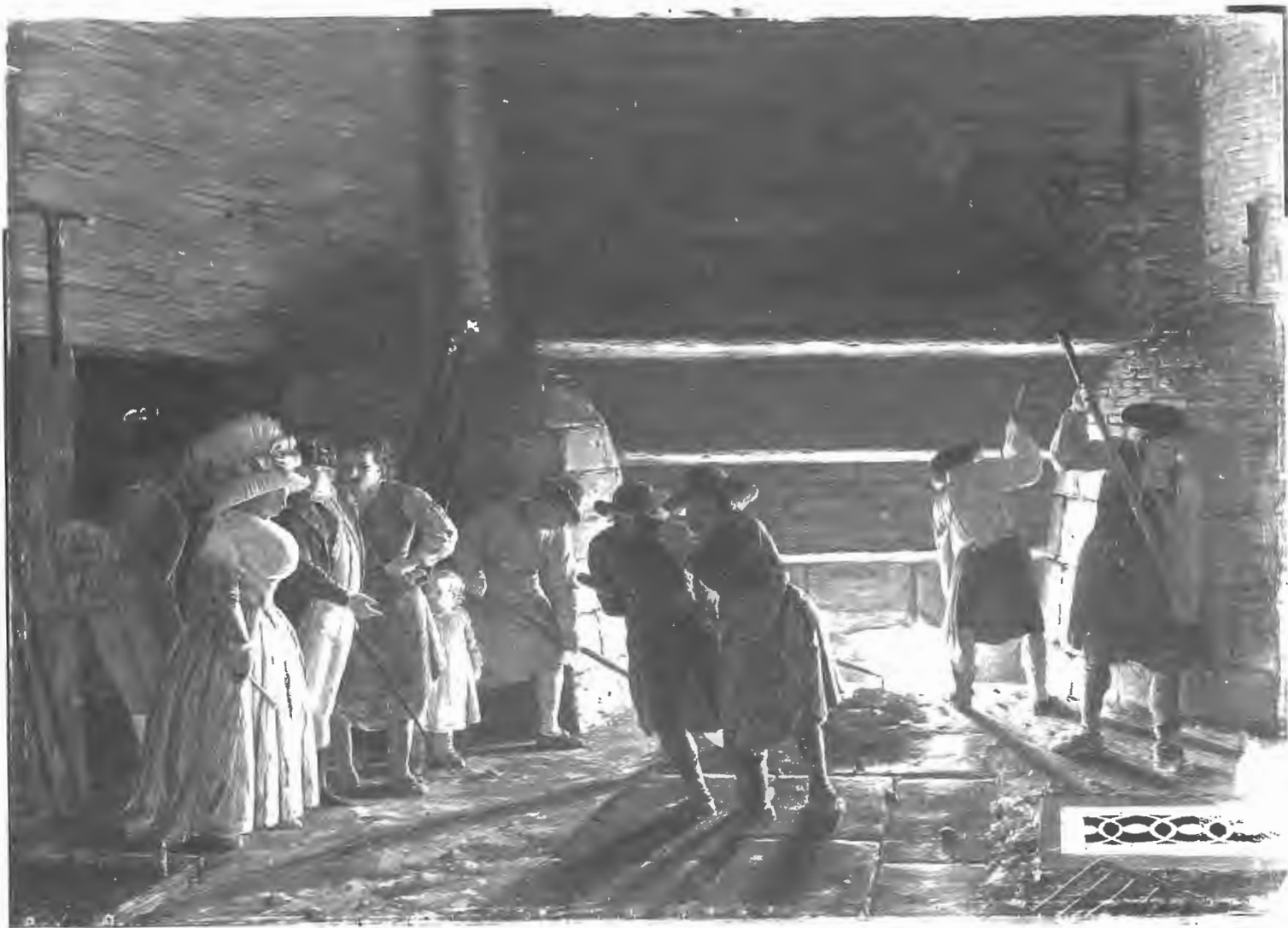
Dès le début du XVe s. les wallons mettent au point le procé-
dé indirect de fabrication du fer qui allait se répandre par-
tout en Europe et induire la grande révolution des temps mo-
dernes.

Au XVIe s. c'est dans le domaine de l'industrie du fer que la
Wallonie manifeste sa vitalité : les Wallons sont à la pointe
du progrès technologique ! (17 p.119).

Mais à la suite de la crise de 1566, des guerres de religion,
la sidérurgie franchimontoise perd entre 1565 et 1650 dix de
ses quatorze fourneaux et ses deux forges d'affinage.

Les techniciens wallons introduisent en Allemagne, en France,
en Espagne et en Suède le fourneau de maçonnerie, l'affinage
et la fenderie. Dans le dernier pays cité, la création de
bassins métallurgiques par les wallons contribue à en faire la
grande puissance industrielle des XVIIe et XVIIIe siècles.

Le procédé indirect de fabrication du fer consiste tout d'a-
bord à produire de la fonte au haut-fourneau, ensuite à alimi-
ner le carbone de la fonte par affinage dans les grosses for-
ges pour obtenir le fer pur ou l'acier si on conçoit une cer-



26. *Intérieur de fonderie. Peinture sur bois (0,41 x 0,575 m) de Léonard Defrance (Liège 1755-1805) signé vers le bas à droite: L. Defrance de Liège.*
Bruxelles, Musée des Beaux-Arts - cat. M.A. n° 1030.

Copyright A.C.L. Bruxelles.

taine proportion de carbone.

Le haut fourneau au charbon de bois.

Le haut fourneau du modèle peint par Brueghel est une tour carrée haute de sept à huit mètres.

L'intérieur du fourneau est rempli par le gueulard de couches alternées de charbon de bois, de minerai de fer concassé, auxquelles est ajouté un fondant, la castine, pierre calcaire facilitant la fusion.

Après la mise à feu, les réductifs, carbone et oxyde de carbone, enlèvent de l'oxygène aux oxydes de fer. Le fer s'imprègne de carbone mais est toujours mélangé aux gangues et au fondant; la température avoisine alors les 1000°C.

Entre 1200 et 1400°C, les matières terreuses des gangues se vitrifient et le laitier se forme. Les oxydes de fer continuent à perdre de l'oxygène, qui est remplacé par du carbone.

La fonte naissante coule en gouttes en s'imprégnant de carbone. A la partie inférieure du dispositif, les soufflets insufflent de l'air dans la masse en fusion par la tuyère percée dans la muraille du haut fourneau. La température augmente encore, la fonte se décarbure en partie et remplit le creuset.

Le garde-fourneau bêche alors le sable humidifié du plancher de coulée et le fondeur y trace le moule avec un râble de bois triangulaire. Le fondeur écume le laitier flottant sur la fonte en fusion en le faisant passer au-dessus de la dame, plaque de fonte surmontant le trou de coulée.

Puis, au moyen d'une barre de fer appelée lâche-fer, il perce le bouchon d'argile obstruant le trou de coulée. Le jet de

fonte rougeoyant emplit le moule. Après refroidissement, la gueuse est démoulée au moyen de leviers et transportée pour la pesée sous la balance, grâce à des rouleaux de bois mus par des barres de fer passées dans des encoches (26 p.17 à 29).

Ce type d'ouvrage fonctionne en continu donnant deux coulées en 24 heures pendant toute la campagne métallurgique qui dure de 6 à 8 mois d'octobre au printemps

Un tableau sur bois du peintre liégeois Léonard Defrance (1735-1805) montre la chapelle de coulée d'un haut fourneau au charbon de bois (27 p.196).

Un ouvrier fondeur verse de la fonte liquide dans le moule préparé à découvert dans le sable du plancher de coulée au moyen d'une grande louche appelée poche. (photo 26)

En plus de la fonte d'affinage les hauts fourneaux produisent des fontes moulées pour la fabrication des taques de cheminée, des tuyaux, des poteries et de nombreux objets. (26 p.42).

Un haut fourneau au charbon de bois datant des XVII ou XVIIIe s. provenant de Gonriex, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse a été reconstruit au musée du fer et du charbon, 17, Boulevard Poincaré à Liège qui conserve également une grosse forge wallonne des XVII et XVIIIe s. deux martinets ou makas, l'un provenant de Bomerée (XVIIIe s.) l'autre d'Yves-Gomezée (XIVe s.), un laminoir daté de 1819 ainsi que de nombreux objets en fonte de moulage.

Le fourneau Saint-Michel à Saint-Hubert (1771) est un beau témoin de l'archéologie industrielle.

Une campagne de fouilles entamées en 1984 à Mirwart, sous la direction de M. Jean-Paul Weber a dégagé les substructures d'un haut fourneau à l'emplacement du village de Marsolle disparu avant 1566 (28).



28. La forge Brédar à Spa. Dessin de Remigio Cantagallina, août 1612, annoté:
Forger dove si fa il ferro in Spay (Forge où se fait le fer à Spa) 200×310 mm
Copyright Musée des Beaux-Arts. Cabinet des dessins, Bruxelles.

L'affinage wallon de la fonte.

Le but de l'affinage est d'enlever le carbone à la fonte. Le procédé wallon est probablement le plus ancien pratiqué en Europe.

L'extrémité de la gueuse est poussée au milieu d'un foyer par une ouverture extérieure de la forge. Les soufflets actionnés par une roue hydraulique activent le feu, le nez de la gueuse fond goutte à goutte; le carbone est brûlé; au fond du foyer, le métal en fusion forme une loupe de fer souillée de scories. Cette loupe de fer hétérogène subit ensuite un martelage au maka, gros marteau pouvant peser jusqu'une tonne.

Cette opération appelée cinglage expulse les scories de la loupe et soude les particules de fer entre elles; il se forme un lingot appelé masseau.

La cadence du maka était de trente coups par minute.

Sous l'action d'un autre marteau, et après réchauffement, le masseau est transformé en barres de fer marchand appelées brâmes (26 p.31 à 37) (photos 28,29,30,31).

La fenderie

Les barres de fer passent ensuite à la fenderie, atelier de transformation se composant d'un four à réchauffer les barres, un laminoir à cylindres lisses et un laminoir à cylindres cannelés fonctionnant grâce à une roue hydraulique.

Introduite entre les cylindres lisses, la barre est transformée en tôle. Le second laminoir à cylindres cannelés fend la tôle en verges dans le sens de la longueur pour la fabrication de clous (clouterie), de fil de fer (tréfilerie), des canons

de fusil, des épées (26 p.40) et (photo 31)

Vue de la forge Brédar à Spa par Remigio Cantagallina (photo n° 28)

Le florentin a dessiné la forge Brédar, citée en 1467, assise à l'emplacement de la maison de retraite, rue Hanster à Spa, vue annotée : forger dove si fa il ferro in Spay.

Il s'agit d'une grosse forge d'affinage à la wallonne.

A l'arrière-plan, une digue de fascines contient une retenue d'eau qui alimente deux roues hydrauliques à augets par l'intermédiaire de canaux en bois munis d'une vanne.

Ces roues actionnent un marteau ou martinet ainsi que les soufflets. Une roue est munie d'une tringlerie. Deux massives cheminées carrées indiquent la présence de deux foyers.

A la base d'une, une ouverture voûtée laisse dépasser l'extrémité d'une gueuse de fonte.

Les vannes sont commandées par un système de perches.

L'affinerie ou la grosse forge de Marteau ou Marteau Goffin, toute proche du fourneau de Hola, citée en 1453, où l'on réduit les gueuses en lingots puis en barres de fer, est située en dehors du village de Marteau, sur la commune de Theux sur le Wayai auquel se réunit le ruisseau de Winamplache un peu au-dessus de la forge (28 p.16). Il y a assez d'eau pour y travailler à deux feux comme le montre la photo n°31 de la vue de cette forge peinte à la gouache sur un coffret de Spa de la fin du XVIIIe s. où se remarquent deux cheminées, une retenue d'eau et une roue hydraulique. A l'arrière plan pointent les rochers de Nifalize.



29. *Vieille forge avec maka. Peinture sur bois de Léonard Defrance (Liège 1755-1805)
signé en bas au centre: L. Defrance de Liège.*
Coll. Helmut Vögler. Dortmund-Wittbränke.

Copyright A.C.L. Bruxelles.

Pendant la campagne métallurgique, le bruit cadencé des makas et martinets résonne dans tous les replis de la vallée du Wayai.

Un tableau de Léonard Defrance représente une vieille forge avec maka (photo n°29) où l'intérêt est concentré sur les deux marteaux hydrauliques dont l'un, en activité, martèle un lingot de fer de section carrée appelée maquette sur une enclume circulaire formée d'éléments cerclés de jantes de fer. Les ouvriers forgerons sont saisis dans leur attitude de puissance laborieuse.

Les reflets du brasier accentuent l'impression de crainte qui se lit sur le visage du couple spectateur.

Ces marteaux de type terminal possèdent un énorme manche en bois qui pivote sur un axe d'oscillation. La queue des manches est soulevée alternativement par un arbre à cames entraîné par une roue hydraulique.

Un ordon, pièce de charpente qui supporte les marteaux de la forge, est soutenu par des poutres de section carrée plantées verticalement dans le sol.

La peinture de la collection Van Zuylen de Bruxelles (photo n°30) montre le maka de type latéral, les cames agissant sur le manche entre le point d'oscillation et la tête du marteau. Ce modèle est présenté au musée du fer et du charbon (maka de Bommerée, Entre-Sambre-et-Meuse, 17e s.). Le tableau montre l'enclume, la pièce à travailler maintenue par les tenailles à cingler, le maka, l'arbre sur son axe, le collier de fonte maintenant les cames en bois et l'énorme drôme traversant l'atelier et reposant sur les jambes d'arbre en fonte.

A droite, le foyer d'affinage s'aperçoit sous la cheminée carrée en briques derrière les spectateurs.

Le journaliste Godard-Faultrier nous laisse une description romantique de la vieille forge de Pouancé, en Maine-et-Loire

après la visite faite au printemps 1843 (29).

"De Combrée, nous allâmes à Pouancé, où trois choses attirèrent notre attention, les forges, la maison de plaisance nommée Trecé (c'était la maison du maître de forges) et les vieilles ruines du château... Pour dégager le fer de ses parcelles terreuses et le rendre "marchand", trois opérations sont nécessaires, de là trois genres d'usines, savoir : le fourneau, la forge et la fenderie.

L'eau de magnifiques étangs a été jusqu'ici le seul moteur en règne dans ces trois établissements mais l'on assure que M. Garnier de Nantes, fermier du marquis de Préaulx, ne tardera pas à employer la vapeur. Suivons maintenant le minerai dans ses transformations. On va le chercher dans le département de la Loire-Inférieure au lieu nommé Rougé, à cinq lieues environ de Pouancé. Rendu en cette ville, il est lavé, puis précipité dans les fourneaux d'où il s'échappe en lave d'un blanc laiteux. On appelle cela "couler la gueuse". La matière ainsi fondue se refroidit dans de petits canaux creusés à cet effet, et présente un fer (en réalité de la fonte) carbonisé et poreux.

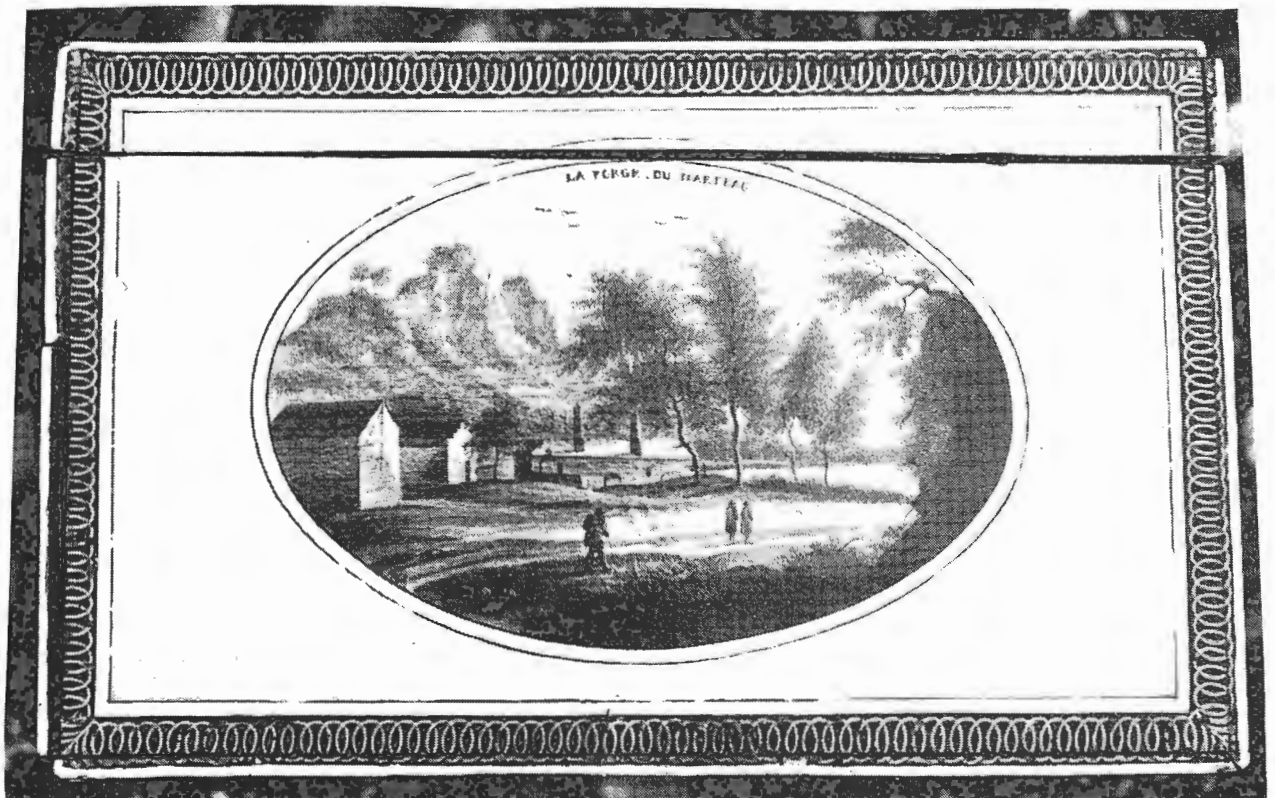
Ces "gueuses" ont trois à quatre mètres de longueur, sur quinze à seize centimètres de largeur. On les porte à la forge où, devenues incandescentes, elles sont placées sur des enclumes que frappent des marteaux monstres. Le bruit qu'ils font s'entend à plusieurs kilomètres de distance. Ils sont mus par l'eau des étangs. Le fer, ainsi forgé, passe à la fenderie, autre usine où il sort à l'état marchand.

L'aspect d'une forge est d'une très difficile description. Le pinceau même aurait peine à saisir les nuances variées des étincelles. Pour bien rendre ces effets, ce ne serait pas trop d'être Rembrandt.



30. Forge avec maka.

Collection Van Zuylen, Bruxelles.
Copyright A.C.L. Bruxelles 60030 M.



31. La forge du Marteau près de Spa, peinture à la gouache sur coffret en bois de Spa, fin XVIII s.

Coll. partic. Photo M. Ramaekers.

Le jour commençait à baisser quand nous visitâmes la forge, située au pied du château de Trecé. Elle était silencieuse ! Car, suivant la naïve expression de l'un des ouvriers, c'était le jour de débauche, jour du lundi... Il nous apprit cependant que l'usine ne tarderait pas à marcher. En effet, quand nous fûmes sur la chaussée qui s'avance en façon de promontoire dans l'étang et où s'élève une magnifique croix, le bruit des marteaux se fit entendre, bruit étrange qui n'a rien de celui du canon, rien de celui de l'orage, bruit sourd, tantôt lent, tantôt rapide, et qui serait effrayant dans un rêve. Ce fut bien un autre vacarme, lorsque nous entrâmes dans l'intérieur de la forge. Aux coups multipliés du marteau, ajoutez le sifflement des soufflets, le pétilllement du feu et le murmure de l'eau qui tombe en nappes pesantes sur les roues, puis, avec cela, quel aspect le soir ! De tous côtés du feu, des étincelles, des fourneaux. Puis, quelle scène ! Autour de tous les hommes en chemises, à figures cuivrées, haletantes, couvertes de sueur, des enfants en guenilles, des mères en haillons...."

La peinture sur bois du musée d'Art Wallon à Liège montre l'intérieur d'une fenderie.

A droite, le four à réchauffer les barres de fer.

Au centre, le laminoir à cylindres lisses transforme la barre portée au rouge en tôle qui est fendue en verges entre les cylindres cannelés du laminoir de gauche.

Les forgerons forment une association à Spa, appelée métier possédant bannière et armoiries et comptant deux chefs et deux inspecteurs.

Ce corps comprend des maîtres, des compagnons et des apprentis. Pour devenir compagnon, l'apprenti doit fabriquer un chef d'oeuvre.

Les fers fabriqués sont soumis à l'examen des inspecteurs qui y apposent une marque. (30. p.37).

N O T E S .

17. Hasquin, H. La Wallonie, le pays et les hommes.
Histoire, économies, sociétés. Ed. La Renaissance du
Livre, 1976.
18. Den Dooven P. La métallurgie au Pays de Franchimont.
I. Les Forges de Spa. Impr. Chauveheid. Stavelot. 1976.
19. Encyclopédie Diderot et d'Alembert
20. "Une heure après la fonte, on retire du four la crasse
du fer, qui est une espèce de verre, dont on n'a ja-
mais pu tirer parti". in "Voyage à Spa et en Hollande
dédié à Monsieur, frère du Roi par monsieur Armand de
Balbi". 1790; A. Body : Spa Histoire et bibliographie.
T.I. p.251. Liège. Les imprimeurs réunis. 1888.
21. Pironet, L. Les pratiques agro-pastorales anciennes
de la région de Spa. Bulletin Histoire et Archologie
Spadoises. n°21. 1980.
22. Lafagne, P.A la découverte de Spa, p.46. Cahier Arden-
nais, Spa 1936.
23. A Ludres, au sud de Nancy, quatre soubassements de bas-
fourneaux du haut Moyen-Age ont été mis à jour. La
fosse contenant la structure est de forme oblongue,
d'un diamètre de 1,50 m. environ et d'une profondeur
oscillant entre 0,40 et 0,60 m. Les parois ont 0,30m
d'épaisseur. Le creuset présente deux types de forme,
l'une circulaire (diam.0,60m), l'autre rectangulaire
à angles arrondis (0,90 m pour le plus grand côté.
Dans Revue Archeologia, janvier 1986 : La métallurgie
lorraine).
24. Briavoine : De l'industrie en Belgique. Causes de
décadence et de prospérité. Sa situation actuelle.
Brux. Eug. Dubois. Ed. 1839. T. II
25. En plus des fontaines d'eau minérale, cette carte
indique de nombreuses tourbières exploitées dans toutes
les fagnes au sud de Spa, ainsi qu'une alunerie" gi-

- sement d'alun non exploité au pied de la colline, au nord de l'ancien rond-point du parc des Sept Heures.
26. Leboutte, René. La grosse forge wallonne du XV au XVIII^s. Ed. Musée Vie Wallonne. Liège 1984
27. En 1895, lors du creusement de l'égoût collecteur sur la chaussée du Marteau à Spa, on a trouvé des laitiers, des blocs de mine de fer imparfaitement fondus à 5 mètres sous le niveau de la route. Ils provenaient du fourneau de Spa. G.E. Jacob. Un manuscrit inédit d'A. Body : La fondation du nouveau Spa. Spa 1938.
28. Den Dooven : La métallurgie au Pays de Franchimont. T.II Winamplanche et Marteau p.16
29. Journal de Maine et Loire du 22 avril 1843.
30. Spailier Georges, Histoire de Spa. Ed. J'ose. Spa 1961.

----- (A suivre)

A nos collaborateurs, réguliers et occasionnels.

Nous ne remercierons jamais assez tous ceux qui, régulièrement ou non, nous adressent leurs textes à publier. Notre gratitude va surtout à ceux qui, comprennent nos limites - notre bulletin étant le résultat d'un effort "artisanal", fruit surtout de la bonne volonté et du bénévolat de ceux qui le réalisent.

Pour ce bulletin de mars 88, la dactylographie étant effectuée au fur et à mesure de la réception des textes, nous nous sommes trouvés devant plus de 60 stencils prêts et d'autres en cours de frappe.

Force nous a donc été de "choisir" le contenu du bulletin de mars et de remettre à juin la parution des autres articles déjà prêts que nous annonçons ci-après :

- | | | |
|--------------------------|-----------------------|------------|
| • La céramique spadoises | par Guy Pecters | 9 stencils |
| • L'été de 1887 | par Pierre Den Dooven | 3 stencils |
| • A propos d'ancêtres | idem | 3 stencils |

et d'autres bientôt disponibles.

La Rédaction.

A PROPOS DE L'ANTIQUAIRE SPADOIS HENRI LEBEAU.

. L'article de Mr. Robert Paquay "Hommage à Henri Lebeau" (Spa 1882-1958) dans le bulletin de mars 1987 de H.A.S. m'a remis en mémoire mes souvenirs de Henri Lebeau.

Habitant Bruxelles, je connaissais depuis des années le commerce d'antiquités de Henri Lebeau sis rue Gillon, à proximité de la rue Royale, à Saint-Josse-ten-Noode. J'ignorais cependant ses origines spadoises.

C'est au début de 1958 que mon épouse lui acheta une armoire espagnole et que nous fîmes sa connaissance. Vu nos attaches respectives dans la région spadoise, la glace fut vite rompue et il nous présenta toute sa collection d'objets de Spa.

Il avait installé à l'arrière de sa maison une véritable cabane ardennaise dont les parois étaient garnies de branches de bruyère entrelacées. C'est là, nous dit-il, qu'il fêtait tous les moments heureux de l'année, un verre de champagne à la main.

Tout son coeur était cependant resté à Spa. Il en parlait avec chaleur et déclarait que pour lui son retour à Spa était un peu un retour à la vie.

Dans sa collection, mon épouse fut spécialement attirée par deux tables paravents en bois de Spa. Après bien des sollicitations, il fit de son coeur une pierre et consentit à nous céder l'une d'elles, une table ronde vernie noire avec à plat, un magnifique motif floral au centre (bouquet de roses et d'églantines). Il voulut par la même occasion nous offrir un ex-libris d'Albin Body.

A l'automne de 1958, si ma mémoire est bonne, j'assistais à la messe en l'église de Spa, lorsque feu le doyen Struman annonça le décès de Henri Lebeau. A la sortie, je m'enquis auprès du doyen de ce qu'il s'agissait bien de l'antiquaire, ce qu'il me confirma. Il me proposa alors de l'accompagner pour saluer le défunt une dernière fois, ce que nous fîmes ensemble à son appartement au-dessus des arcades.

Peu de temps après, je pus acquérir par son frère l'autre table paravent, tant désirée, avec une tablette ovale, toujours à fond noir, relevée en bosse de scènes de personnages chinois. Je pus également acquérir un grand lavis à l'encre de Chine de Henri Marcette (1824-1890) représentant un sous-bois spadois avec deux jeunes femmes au bord des cascades.

La carte éditée par Nels et reproduite par Mr. Paquay pouvait encore se trouver à Spa après la dernière guerre.

Camille Massart.

LA FABRIQUE SPADOISE DE CARDES ET
BROCHES DE JOHN COCKERILL

Monsieur R. MANHEIMS a publié dans le bulletin de mars 1982 d'Histoire et Archéologie Spadoises un article intitulé : "La Famille Cockerill à Spa" dans lequel il reprend ce que Monsieur G.E. Jacobs avait écrit sur cette famille et ses rapports avec Spa, dans le journal verviétois Le Jour en août 1981.

G.E. Jacobs a repris ce sujet dans ses "Rues et Promenades de Spa" (1), soulignant, à bon droit, que le nom de cette famille anglaise venue s'établir en Belgique à la fin du XVIIIe siècle est inscrit au premier rang dans les annales de l'industrie belge, et qu'une place importante lui est assignée dans l'histoire de l'industrie moderne en Europe. (2)

Nous ne reprendrons pas ici ce que MM. Jacobs et Manheims ont écrit sur le séjour à Spa de William Cockerill et de sa famille. Rappelons seulement qu'il avait acquis à Spa en 1803, non seulement le château de Marteau, que les Etats de Liège avaient fait construire à la fin du XVIIIe siècle pour percevoir le droit de barrière, mais aussi, à la même époque, semble-t-il, le Grand-Hôtel lequel avait été la propriété du célèbre tourneur Lambert Khrouet. (3)

Nous nous intéresserons particulièrement dans cet article à la fabrique de cardes et broches qui fut installée dans ce dernier bâtiment par John Cockerill. Bien que G.E. Jacobs écrive (p.81) que cette installation eut lieu en 1823, quand le fils de William Cockerill obtint la direction des affaires, ce n'est qu'en 1836, comme nous le verrons plus loin, qu'il sollicita et obtint, pour activer sa fabrique, l'autorisation de placer une machine à vapeur dans la maison enseignée "Le Grand Hôtel.



John Cockerill.

Avant de donner de plus amples détails sur cet établissement industriel, il nous semble utile de rappeler l'apport décisif des Cockerill à l'industrie drapière verviétoise.

Arrivé en octobre 1799 à Verviers, avec ses fils, après des voyages qui l'avaient conduit en Russie, en Suède et en Allemagne, William Cockerill fut engagé par MM. Simonis et Biolley, les plus réputés fabricants de drap de Verviers. Aidé de ses fils, il parvint bientôt à construire et à perfectionner le premier moulin mécanique qui ait été appliqué à la laine sur le continent (4). Ces "mécaniques" à carder et à filer permettaient aux Simonis d'obtenir avec onze personnes, hommes et enfants, le même travail qu'avec cent ouvriers filant à la saison. (5)

William Cockerill s'était lié aux Simonis par un contrat exclusif, mais son gendre James Hodson, époux de sa fille Nancy, s'associa avec William Cockerill junior, se fixa à Verviers et commença, à partir de 1803, à construire des "mécaniques" pour les concurrents verviétois de Simonis et Biolley.

Après 1807, William Cockerill abandonna Verviers pour Liège, et Hodson devint le fournisseur des principaux fabricants de drap de Verviers, Hodimont, Ensival et Dison, bien qu'entretemps, d'autres fabricants de mécaniques fussent apparus sur le marché.

Quant à William Cockerill et à ses fils, qui s'étaient d'abord installés à Liège au pied du pont des Arches, l'usine qu'ils dirigèrent ensuite au pont des Jésuites, occupait 150 ouvriers et produisait chaque année 50 machines à ouvrir la laine, 400 machines à mélanger les couleurs, 300 machines à carder, 300 machines à filer en gros, 150 machines à filer en fin, 40 machines à lainer.

On sait comment W. Cockerill acheta ensuite le château des princes évêques à Seraing où il installa son usine de construction de machines à vapeur.

Venons-en maintenant à la fabrique de cardes et broches de Spa, installée, comme nous l'avons dit, dans des bâtiments du Grand Hôtel.

Dans une farde de la Bibliothèque Albin Body, nous avons découvert une lettre adressée le 8 mars 1837 au Docteur Lambert Lezaack en réponse à une demande de renseignements émanant de ce dernier . En voici la teneur.

"Ensuite de votre demande de ce jour, j'ai le plaisir, Monsieur, de vous donner les renseignements suivants sur les fabriques que M. John Cockerill vient de créer en cette ville et parmi lesquelles figurent :

1° La fabrique de cardes, montée d'après le dernier système anglais qui comprend en elle seule 100 machines de différents genres activées par une machine à vapeur de dix chevaux de force. Dans l'intérieur de la fabrique sont occupés 50 ouvriers tant hommes que filles et garçons et à l'intérieur 150 enfans, soit de cette ville, du Marteau, Poleur, Crèpe, et Nivesée. Le paiement de ceux de l'intérieur s'élève à Frs.1000 et de l'extérieur à Frs. 900, ensemble frs.1900 de dépense en main d'oeuvre par quinzaine. Le produit de la fabrique en ouvrages bruts et finis est par semaine de 3500 pieds de rubans et 450 plaques de cardes de toutes dimensions pour le cardage des laines et coton. Aussi y fabrique-t-on les cardes en fil de laiton pour carder les grosses couvertures de laine ainsi que les cardes à pointes d'aiguilles et autres pour carder le lin, etc... La consommation en matières premières est par semaine de 100 dos de cuir provenant des premières tanneries de Liège et de 300 bottes fil de fer provenant des premières fabriques tréfileries de France, le tout pour la valeur de frs.3500

Province

DE
LIÈGE.

Administration

DE
L'ARRONDISSEMENT

DE

VERVIERS.

Objet.

Fabrique de usines.

VERVIERS, LE 20 Août 1836.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint une pétition du sieur A. Pambourg directeur de l'établissement de M. M. Cocherill & Co tendant à obtenir l'autorisation d'établir une fabrique de cardes et broches dans une maison insignée le grand hôtel au dit lieu avec placement d'une machine à vapeur de la force de 16 Chevaux et d'opérer une prise d'eau pour activer cette machine.

Je vous prie, Messieurs, d'instruire cette demande conformément à l'arrêté des 21 Janvier 1826 et de m'adresser ensuite le dossier de cette affaire.

Je vous prie à M^e le Procureur de la Meuse pour le prier de se charger de la rédaction du procès-verbal de commodo et incommodo régulier dans ce cas. — Vous voudrez bien vous concerter avec lui à ce sujet.

Le Commissaire de l'Arrondissement
A. Tardieu

Messieurs les Procureurs
1836

2° La fabrique de broches aussi établie au Grand Hôtel comme la fabrique de cardes est la seule en Belgique qui réunit en elle la fabrication de tous les genres de broches et ailettes propres à servir aux filatures de laines peignées, laines, coton et lin. Elle est activée par une machine à vapeur de 20 chevaux de force et occupe 50 à 60 ouvriers tant hommes que garçons. Le paiement des ouvriers s'élève par quinzaine de 1000 à 1200 francs. On y fabrique régulièrement par semaine 4000 broches avec les ailettes nécessaires.

3° La Tissanderie établie au Marteau dans l'unique but de former des ouvriers pour un plus vaste établissement que M. Cockerill se propose encore de créer en cette ville, occupe 30 à 40 ouvriers dont le paiement de la quinzaine s'élève à Fr. 225. On y tisse maintenant des étoffes de coton, toiles et laine.

Afin que vous puissiez juger par vous même de l'intérêt des ateliers ce qui toutefois vous sera d'un grand appui, je vous prie de sacrifier un de vos momens précieux à la visite du Grand Hôtel où j'aurai l'honneur de vous attendre quand bon vous semblera.

A vous salut de coeur

H. DE Souront."

Comme nous le verrons plus loin, le docteur Lambert Lezaack fit usage des renseignements fournis dans son ouvrage "Traité des eaux minérales de Spa" dont la première édition parut en 1837.

Nous avons consulté à l'hôtel de ville de Spa les dossiers de correspondance et les registres des délibérations du Conseil Communal des années 1836-1837 dans lesquels nous avons trouvé plusieurs documents relatifs à la fabrique de John Cockerill.

Le premier de ceux-ci nous montre que J. Cockerill avait d'abord eu l'intention d'installer à Spa une filature.

En effet, le 5 mars 1836, le délégué du district de Verviers transmet au bourgmestre de Spa une requête du sieur A. Rambourg, directeur de l'établissement de M.J. Cockerill tendant à obtenir l'autorisation de placer une machine à vapeur à haute pression de la force de 8 chevaux dans une maison enseignée Le Grand Hôtel pour activer une fabrique de tissus de laine, coton et autres.

Le 27 avril, les Etats députés, après avoir vu le procès verbal de commodo et incommodo constatent qu'il n'y a été formé ni opposition ni réclamation, et vu la délibération du conseil communal portant qu'il y a lieu d'accorder l'autorisation demandée accordent celle-ci au sieur A. Rambourg, à condition qu'il obtienne le permis mentionné en l'article 4 de l'arrêté du 6 mai 1824.

Le 20 août 1836, une autre demande est adressée par Auguste Rambourg au commissaire d'arrondissement, mais cette fois afin d'obtenir l'autorisation d'établir une fabrique de cardes et broches dans la maison enseignée le Grand Hôtel, avec placement d'une machine à vapeur de la force de 16 chevaux, ainsi qu'une prise d'eau pour activer cette machine.

Cette prise d'eau qu'il est autorisé à placer le 31 août 1836, part du "ruisseau dit Waay", passe entre les façades de derrière les maisons des sieurs G. Wilkin et Lambert Henrard, maître bottier, traverse une petite ruelle entre la maison du dit Wilkin et celle de Guillaume-Joseph Defossez, rue Promenade de Sept Heures et de là, par cette dernière rue, aboutit à la fabrique par le chemin nommé voie Bertine.

Enfin, le 25 septembre 1836, est enfin accordée, vu le manque d'opposition après enquête de commodo et incommodo, l'autorisa-

Enfin, le 25 septembre 1836 est enfin accordée, vu le manque d'opposition après enquête de commodo et incommodo, l'autorisation de placer une machine à vapeur de la force de 15 chevaux pour activer une fabrique de cardes et broches, "considérant que l'établissement à Spa de la fabrique dont il s'agit ne peut être qu'avantageuse à cet endroit, ainsi qu'à la commune entière, qu'il n'y a pas lieu d'appréhender aucun danger à ce que la machine à vapeur pour activer cette fabrique soit placée dans la maison sus-reprise, bâtie en pierre et briques et couverte d'ardoises."

Comme nous l'avons vu, en 1837, le docteur Lambert Lezaack avait demandé et obtenu des renseignements sur la fabrique de J. Cockerill. Il était alors occupé à rédiger son Traité des eaux minérales de Spa, dont la première édition parût la même année. On y trouve un exposé de la situation économique de la ville d'eaux à cette époque. Voici ce qu'il écrit : "L'étranger qui ne fait qu'un court séjour à Spa ne se douterait guère que la pauvreté a pu pénétrer dans ce lieu où tous semblent vivre dans l'aisance, et où on ne rencontre jamais de ces indigents en lambeaux, de ces êtres à la figure hideuse qu'on trouve partout ailleurs. Néanmoins, la longueur et surtout les rigueurs de l'hiver forcent bien des ménages à recourir à la bienfaisance, dans une ville où jusqu'à ce jour, la plupart des habitants n'avaient d'autres ressources que ce qu'ils pouvaient amasser pendant la saison. Grâce à la philanthropie de M. J. Cockerill qui vient d'établir à Spa des fabriques que je ferai bientôt connaître dans tous leurs détails, le nombre de pauvres inscrits qui, en 1836, étaient de 243, est déjà notablement diminué, tous veulent déposer leur misère dans les ateliers de leur bienfaiteur, et c'est avec une entière satisfaction mêlée de la plus vive reconnaissance pour ce grand industriel que les habitants de Spa verront insensiblement disparaître

des listes du bureau des bienfaisances les noms d'une foule de familles honnêtes qu'un besoin pressant pouvait seul porter à recourir à cette dernière ressource." (p.31-32).

Révenant sur ce sujet (p.88), L. Lezaack écrit encore :
"Le magnifique établissement que M. J. Cockerill vient de fonder tout récemment au Grand Hôtel est sans conteste ce qu'il y a de plus beau et de plus remarquable à Spa. Ce bel édifice, autrefois le palais des rois, était abandonné depuis 5 ans, tout y dépérissait lorsque M. J. Cockerill eut l'heureuse idée de l'utiliser pour le bonheur des habitants de Spa."

L'auteur reprend alors, dans un ordre un peu différent, les renseignements reçus, c'est-à-dire la description des machines installées dans la fabrique, leur usage, la provenance des matières premières, le nombre d'ouvriers et les salaires, sans cependant préciser le lieu d'origine des 150 enfants qui y travaillaient.

A la fin de l'exposé de la situation de la commune de Spa, rédigé le 27 décembre 1837 (Archives Communales, on lit les considérations suivantes : "Les ateliers que M.J. Cockerill a fait construire ici ont produit une amélioration dans le produit de l'octroi, mais ce n'est qu'une éventualité; toutefois, il n'y a pas de doute que sous d'autres rapports et pour l'avenir, ces fabriques ne soient avantageuses à notre commune; nous avons l'espoir de les voir augmenter, ce qui ne peut que contribuer à son bien être. Nous avons aussi la conviction qu'elles seront d'un grand poids pour assurer une station de chemin de fer à Pépinster, et que cette station sera d'un immense avantage pour notre commune."



Vignette d'époque après que Cockerill ait vendu ses bâtiments. On distingue, à droite du Grand Hôtel, l'usine et les logements des ouvriers de Cockerill. Firme sociale «Desouroux & Cie» (1848?).

Illustration reproduite dans G.E. JACOBS, Rues et Promenades de Spa (1983).

Comme le rappelle Monsieur Camille Massart dans son article sur l'Histoire du Chemin de Fer de Pepinster à Spa (7), si Charles Rogier fit promulguer le 1er mai 1834, la loi décrétant entre autres, l'établissement d'un système de chemin de fer ayant pour point central Malines et se dirigeant à l'est vers la frontière de Prusse par Louvain, Liège et Verviers, ce ne fut que le 1er mai 1842 que la ligne atteignit Liège Guillemins et le 17 juillet 1843 que la frontière prussienne (Welkenraedt) fut atteinte. Cette entreprise avait nécessité le creusement de 20 tunnels et la construction de nombreux ponts.

Pour en revenir à la fabrique de John Cockerill, G.E. Jacobs nous apprend qu'elle passe ensuite entre les mains d'un groupement verviétois connu sous la firme sociale de H. Desoureaux, pour être ensuite cédée à un Anversois, le comte de Cornelissen, qui devint bourgmestre de Spa (1848-1854 et 1859-1861), lequel la vendit ensuite au Baron van Havre. Elle cessa son activité en 1848. Le bâtiment fut alors aménagé pour servir de local, d'abord à l'école industrielle et commerciale qui venait d'être créée (1850), ensuite à l'Ecole moyenne de l'Etat pour garçons jusqu'en 1908. Restauré par l'architecte Marcel Faes, cet édifice prestigieux, témoin de l'histoire de Spa, est, depuis mars 1941, hôtel de ville.

Si la période d'activité de la fabrique de cartes et broches fondée à Spa par John Cockerill fut brève, elle a cependant, pendant ces quelques années, joué dans la vie économique de cette localité, un rôle important et peu connu qu'il nous a semblé intéressant de rappeler ici.

L. Marquet.

N O T E S .

1. Op.cit. Editions Culture et Civilisation ? Bruxelles, 1985, pp.74-85.
2. Sur les Cockerill, et spécialement Jean Cockerill, que Robert DEMOULIN, dans son livre "Guillaume 1er et la transformation économique des Provinces Belges" (1815-1830). Bibl. de la faculté de Philos; et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. LXXX. 1938) appelle "un véritable capitaine d'industrie", voir spécialement les pages 229-236 et, page 231, note 4, la liste des entreprises fondées ou dirigées par lui en Wallonie. Dans un article rédigé par Henri DELREE et Etienne HELIN, intitulé "Introduction des fameuses mécaniques anglaises à Verviers" (Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège, n° 235, T. XI (1986), on trouvera une copie d'un acte de convention passé en 1802 entre W. Cockerill et trois industriels verviétois. Cette copie est due à l'ex-révolutionnaire theu-tois Laurent-François Dethier, dont on trouvera une biographie dans ce même article.

Laurent-François Dethier a également rédigé, peu avant 1802, un réquisitoire intitulé : "Sur la révolution qui s'opère dans la fabrication de draps du Département de l'Ourte et sur ses sinistres effets."
Ce document dans lequel il réproche l'introduction de ces machines qui, selon lui, réduisent au chômage des milliers d'ouvriers, a été publié, avec un commentaire approprié, par M. DELREE et Et. HELIN dans les Nos 237-238 (T.XI) 1987 de Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège, avec pour titre de l'article "Contre les machines, pour le plein emploi ?".
3. Voir la notice détaillée sur cet édifice dans le livre de G.E. JACOBS, p.88
4. "La Wallonie. Le Pays et les Hommes". Histoire, économie, sociétés, 1, p.328.
5. Désiré DENUIT, John Cockerill (Ed. de Belgique 1934) p.251. Sur les "mécaniques" et sur les rapports entre les Cockerill

et les drapiers verviétois, voir le livre de Pierre LEBRUN "L'industrie de la laine à Verviers pendant le XVIIIe s. et le début du XIXe s." (Bibl. de la faculté de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. CXIV, 1948) spécialement pp.234-240).

En ce qui concerne l'évolution des techniques, elle vient de faire l'objet d'une étude détaillée due à M. Iwan LONG-TAIN: "Histoire de la machine textile verviétoise, Dictionnaire des constructeurs et fabricants d'accessoires, Ed. Hexachordos. Dolhain, 1987.

6. Nous tenons à remercier ici M. De boeur qui, avec beaucoup de compétence et d'amabilité, a facilité nos recherches dans les archives de l'Hôtel de ville de Spa.
7. Op.cit. Histoire et Archéologie Spadoises, mars 1980.

+ + +

REOUVERTURE DU MUSEE

Notre musée ouvrira ses portes aux visiteurs, à partir du 19 mars 1988, tous les week-ends et jours fériés de 14h30 à 17h30 et ce jusqu'au 5 juin inclus.

La saison d'été débutera le samedi 11 juin 1988 avec, au 1er étage notre exposition temporaire d'été.

A partir de cette date le musée sera ouvert tous les jours du dimanche 12 juin au dimanche 11 septembre 1988 de 14h30 à 17h30.

o o o o

PAVILLON ET CERAMIQUE.

Dans le bulletin n° 51 de septembre 1987, nous avons signalé les dates de création et de disparition du Pavillon de la Belle-Côte, à l'entrée de la Vista Hermosa, située à l'époque rue de la Chapelle 15.

Nous n'avons fait qu'effleurer le problème de la céramique dont des expériences furent tentées il y a un siècle et dont la villa montre encore les vestiges.

Célibataire, Octave Body y habitait avec son frère aîné Michel Body et sa famille.

Il y avait installé un four à céramique - Dans sa demeure de la rue Neuve, 4-8, leur frère Albin Body possédait trois fours. Par autorisation du Conseil Communal du 10 mai 1886, ils furent transférés au nom de Michel, au "Seay", rue de Barisart.

Les trois frères rêvaient de développer à Spa une nouvelle manufacture d'art dont on parlait beaucoup à l'époque. Albin s'intéressa quelque temps à la fabrication de briques en terre de Nivezé, puis abandonna pour se consacrer à l'Histoire de Spa.

Octave renonça également pour entreprendre de longs voyages en Extrême Orient. A Samaranga, dans l'île de Java, il épousa Anne Duchêne, de nationalité hollandaise, le 11 juin 1898. Michel restait seul de la famille à se concentrer sur le problème que d'autres Spadois avaient aussi tenté de résoudre. Leur obstination ne fit pas long feu.

Mais les céramiques de Michel Body qui ornent la façade de la Vista Hermosa sont toujours visibles de nos jours.

La rue de la Chapelle, 15, où décéda Octave Body, le 29 décembre 1902, changea peu après de dénomination. Lorsque Michel Body y décéda le 20 septembre 1904, elle était devenue, avenue Clémentine 18.

Puisse "Terres de Spa", la Société créée le 1er juillet 1987, Parc de 4 heures, 10, ajouter un long et heureux chapitre au renouveau de l'histoire de la céramique spadoise.

Georges Spailier.

Bibliographie :

Rapport Communal . Registre Cadastral.
Fonds Body - Archives Bibliothèque Communale Centrale.

LE MUSEE ET LES JEUX;

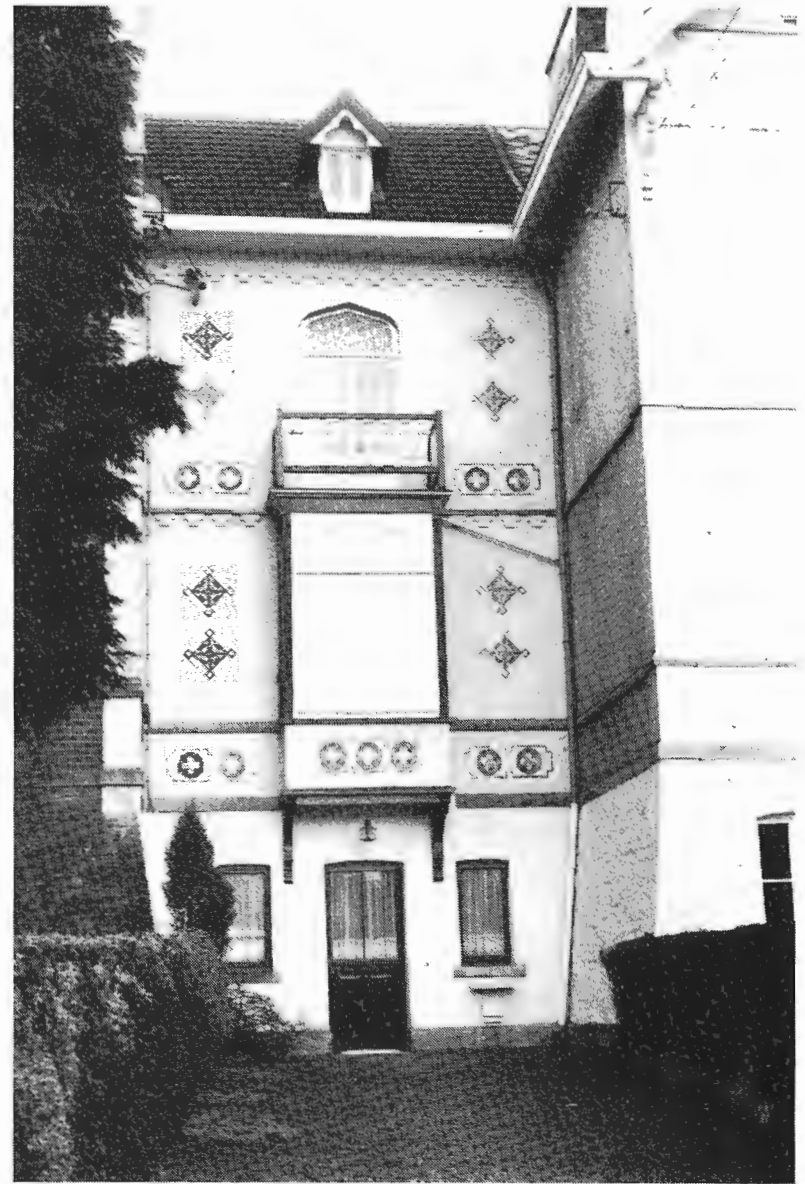
Nombre de nos membres et de nos visiteurs ont souvent regretté que notre musée ne consacre pas une partie de ses locaux à illustrer une des activités de notre bonne ville, importante pourtant depuis des siècles, à savoir le Jeu et tout ce qui s'y rattache. Le Conseil d'Administration de notre ASBL partageait ce regret mais la matière faisant défaut.

Quant aux locaux, le rez-de-chaussée du Musée étant consacré aux Bois de Spa (autre activité certes importante) et une salle était réservée pour ce qui devait devenir le Musée du Cheval. Ce dernier étant devenu étranger à nos activités, la salle disponible a été consacrée à illustrer "Les Eaux" , ce qui, reconnaissons-le est aussi essentiel pour un Musée qui s'intitule "Musée de la ville d'Eaux".

(Suite p.50)



La villa «Vista Hermosa» construite par Marcel Body.



La maison joignant la villa de M. Body, elle aussi ornée d'émaux.

ALEXANDRE DELHASSE : UNE PLUME DANGEREUSE

(Suite H.A.S. décembre 1987)

Puis, le temps à passé. L'incompréhension et l'indifférence des jeunes générations vis-à-vis des querelles de leurs pères a fait le reste. A-t-on encore évoqué quelque part, en décembre 1860, quand l'Echo des Fontaines, dans son feuilleton, a publié une nouvelle d'Alexandre, "La Fosse à Loup" (155), les terribles empoignades verbales des élections de 1848 ou l'enterrement de 1850 ? Je ne le crois pas. Les protagonistes avaient vieilli et commençaient sans doute à penser que Spa, autrefois, était plus calme et plus beau, et que les jeunes de maintenant...

Plus tard encore est venue l'époque des hommages officiels, c'est-à-dire celle des approximations. En 1878, la ville de Spa "baptise" et "rebaptise" de nombreuses rues, de la cité. Le 22 novembre, le Conseil communal entérine, entre autres, les dénominations "rue Servais" et "rue Rogier", dédiées à deux amis de la ville d'eaux et d'Alexandre Delhasse. Ce dernier aura droit au même témoignage public de reconnaissance le 18 décembre, en souvenir "des services et des bienfaits" qu'il a rendus à sa ville natale. (156) Le compte rendu du Conseil communal n'est malheureusement pas plus explicite dans ses considérants, et je crains fort, quand je vois le prénom d'Alexandre devenir "Antoine" (c'était son deuxième prénom) sous la plume du rapporteur, que ce soit tout simplement par ignorance.

L'amnésie de 1878, d'ailleurs, persiste. Hormis la tombe d'Alexandre, heureusement préservée au cimetière, le seul souvenir tangible qui demeure de son existence, ce sont les inscriptions qui figurent sur les plaques qui délimitent sa rue. Or, qu'y lit-on, depuis des décennies ? "Rue Delhasse, publiciste, 1809 - 1894" : 1809 est l'année de naissance de Félix et non d'Alexandre; et 1894 ne correspond à rien

(Félix Delhasse est décédé le 4 novembre 1898 à Schaerbeek).
Bel hommage à un enfant de Spa, en vérité; belle leçon d'histoire aussi qu'il ne coûterait pas cher de rectifier.

Vers 1846, au moment où il allait quitter Bruxelles pour s'établir à Spa, Alexandre Delhasse a posé pour le seul portrait gravé qui nous soit parvenu. Le dessin a figé un sourire presque imperceptible et des yeux sans gaieté qui se détournent, fascinés par on ne sait quoi. Aucune fantaisie, aucun désordre dans la chevelure ni dans le vêtement, strictement boutonné, ne laisse soupçonner une nature passionnée. De même l'inscription, assez ostentatoire qu'Alexandre a fait placer dessous -"Publiciste, professeur de géologie et de minéralogie à l'ancienne Ecole Normale de Bruxelles"-, renforce l'image sérieuse qu'il semble vouloir imposer de lui. Au terme de cette biographie, nous pouvons nuancer quelques traits de cette image.

Certes, l'enseignement, la pensée et l'écriture ont tenu la première place dans la vie d'Alexandre Delhasse. Et je ne crois pas que ce soit un hasard si nous ne savons rien de sa jeunesse, rien de sa vie sentimentale, peu de choses de ses amitiés. Ou cela ne tenait guère de place dans son existence, ou il considérait ces réalités comme secondaires. L'homme privé était avare d'épanchements et de confidences. La précarité de son état de santé (nous n'en savons pas plus à ce sujet) a très certainement influé sur son caractère. Je n'imagine pas qu'Alexandre Delhasse ait souvent ri aux éclats. Je le crois taciturne et assez peu sociable. Donc, c'est vrai : un abord d'intellectuel, assez rebutant.

Mais derrière cette austérité, nous savons quelle indignation vibrerait depuis 1830, depuis qu'il avait vu la bourgeoisie usurper la Révolution. Le coup de force des possédants, alliés à l'Eglise, avait décidé de son destin : il essaierait, de toutes ses forces, d'apporter une réponse à la question sociale. Cette

soudaine vocation s'explique par ses lectures. L'autodidacte a lu Buonarotti et Lamennais, il doit avoir eu, par l'entremise de son frère, des contacts avec les républicains français. Comme eux, il considère que la justice, l'égalité, la démocratie, ce ne sont pas des mots vides de sens qu'on agite pour jeter le peuple sur les barricades. Il y croit, comme ils y croient, de toute son âme; il se sent investi de la mission de faire triompher ces revendications essentielles; il veut collaborer à la naissance d'une société nouvelle où le bonheur ne sera plus un privilège mais un droit, Alexandre Delhasse est un romantique, et cette qualité me le rend infiniment plus sympathique.

Hélas ! ni ses articles, ni les meetings, ni son Catechisme démocratique n'ont d'effet sur le peuple, décidément résigné à la servitude et à la misère. Quelle chance pour les "honnêtes gens"! Et lorsque Alexandre Delhasse dénonce sans concession l'iniquité, parle d'égalité absolue, de démocratie sociale ou de république, il ne parvient qu'à émouvoir la Sûreté de l'Etat... Aussi son enthousiasme l'abandonne. Pendant cinq années de 1838 à 1843, il se tait, il semble renoncer, il devient professeur de science.

Mais Fourier surgit, et Alexandre ressuscite : la question sociale a une réponse pacifique, il sera un missionnaire du nouvel Evangile. Un moment, la politique spadoise semble l'en détourner. En fait, elle le met - et directement cette fois - aux prises avec les conservateurs de l'ordre injuste. Il les combat, férocement, sans faire de quartier, et il les vainc. Après la lutte, un furtif regret : celui de ne pas s'être mis en position d'agir lui-même. Puis, jusqu'au bout, jusqu'à la mort qui le surprend en pleine maturité, il reprend la plume pour instruire les masses et noter les progrès des conceptions fouriéristes.

Félix Delhasse, on s'en souvient, traçait un bilan très négatif de l'existence d'Alexandre. La passion, disait-il, avait égaré son frère dans des polémiques stériles et il n'avait laissé que peu d'oeuvres derrière lui. Admettons, parce que c'est l'évidence, qu'à part les innombrables articles qu'il a rédigés et quelques opuscules, un seul livre, posthume, porte la signature d'Alexandre. Ce n'était pas un créateur, mais un vulgarisateur. Faut-il pour autant conclure qu'il n'a pas marqué son temps ?

Plusieurs historiens du XXe s. ont reconnu ses mérites. Ainsi Louis Bertrand, dans sa monumentale Histoire de la Démocratie et du Socialisme en Belgique depuis 1830 (Dechenne-Cornély, 1906) souligne l'influence qu'il a eue au seuil du mouvement ouvrier encore balbutiant. Et plus près de nous, John Bartier, qui n'a pu achever "l'histoire du fouriérisme en Belgique", revient fréquemment, dans les savantes études qu'il a consacrées à la pensée politique et sociale du XIXe siècle (157), sur le rôle des frères Delhasse.

Alexandre Delhasse a été un témoin intraitable de son temps. Un Don Quichotte, si l'on veut, mais qui ne se battait pas contre des moulins à vent. Ses ennemis, bien réels, il les a cruellement blessés, et leurs ultimes bassesses prouvent qu'ils étaient venimeux.

Guy Peeters.

NOTES.

(Les notes 138 à 154 sont relatives à la partie de cet article parue en décembre 87).

138. Revue de Spa et du Canton, n°27.

139. L'article de La Démocratie pacifique de Cantagrel est repris partiellement par Félix Delhasse dans sa "Notice

- sur l'auteur" (v. notre note 134)
140. Fonds Body, farde 162 : le texte et la caricature ont été postés à Liège à l'adresse de M. François Lezaack, pharmacien, qui les reçoit à Spa le 25 février 1850.
141. Mayeux a été inventé vers 1830 par le caricaturiste suisse C.-J. Traviès (1804-1859). Les historiens de l'art, familiarisés à l'étude de cette branche particulière du dessin, ne considèrent pas Traviès comme un artiste de grand talent, et ils jugent son humour fort peu efficace. (v. Félix Meunié, Les Mayeux (1830-1850), essai iconographique bibliographique, Paris, Librairie Henri Leclerc, 1915, 162 pages; Arsène Alexandre, L'art du rire et de la caricature, Paris, Librairies-Imprimeries Réunies, s.d. - pp.176-180; Charles Baudelaire. L'Art romantique, Garnier -pp. 287-289, in. "Quelques caricaturistes français"; etc...).
142. Le juge de Paix Auguste Fassin, candidat de l'Enquête, a été élu au Conseil communal le 3 septembre 1848. Il est mis en scène dans une pièce satirique anonyme. L'habit ne fait pas le moine, proverbe historique en deux tableaux (A Paris, s.d.), sous le nom de Faux-Saint. L'argument est simple : Faux-Saint reçoit la visite d'un ouvrier-charpentier à qui il doit de l'argent. L'ouvrier réclame son dû avec insistance. Faux-Saint, très amodonné, consent finalement à le payer partiellement en monnaie et, pour le reste, à lui faire un billet. Mais le billet qu'il lui donne n'est ni signé, ni daté, et est donc sans valeur. L'ouvrier, berné sans le savoir, rentre chez lui, montre le billet à sa femme et à un autre ouvrier qui lui révèlent la mystification. La femme du charpentier se jure d'aller demander raison à Faux-Saint. Deux traits de la personnalité de Fassin sont soulignés ici par le pamphlétaire : sa suffisance et son avarice. En passant, l'auteur anonyme laisse entendre que Fassin, même dans ses discours au Conseil communal, entend régenter tout le monde.

143. Alexandre-Georges Gits fut directeur de l'École de musique de Spa, installée dans le Pouhon, du 21 avril 1843 au 14 février 1850. Le 14 février 1850, l'École de musique disparaît suite à la création de l'École industrielle et commerciale qui propose des cours de musique dans ses programmes. Alexandre Gits y enseignera le chant. Le 1er octobre 1852, l'École industrielle devient l'école moyenne. Gits y sera l'unique professeur de musique. Cette tâche étant écrasante et mal rémunérée, Gits démissionnera en 1854 et quittera Spa.

Alexandre Gits fut également le chef de musique du Corps de la Garde Civique de Spa et le président de la société chorale "Les Montagnards Spadois" (anciennement appelés "Les Gueux", par référence à la chanson de Béranger qui était souvent à son programme.)

Gits a composé deux oeuvres musicales consacrées à Spa : une Grande Valse brillante pour le piano (s.l.n.d.) et la musique du Choeur des Montagnards Spadois.

144. Fonds Body, farde 250.

145. v. Fonds Body. On y trouvera également un autre pamphlet versifié, intitulé "Carnaval".

146. L'Enquête communale du 17 décembre 1848 (n°11) publie deux appels d'offres pour des adjudications auxquelles la Ville de Spa va procéder : l'une pour 300 litres d'huile; l'autre pour l'enlèvement des boues et des immondices.

147. Pour prévenir sans doute cette horrible menace, les actionnaires de la Redoute, additionnant allègrement pommes et poires, entendent démontrer que la ville de Spa, grâce à la Redoute, reçoit déjà, chaque année, un Pactole. Au début de la Saison 1850, ils font placarder l'affichette suivante sur les murs de Spa (collection du Musée de la Ville d'Eaux) :

TABLEAU
DE CE QUE LA VILLE A PERCU EN 1849 PAR SUITE DE
L'EXISTENCE DES JEUX A SPA.

1° Subside du Gouvernement	20.000
2° Frais de police	4.800
3° 5 % sur le produit des jeux au profit de l'Hospice et du Bureau de Bienfai- sance	29.525,47
4° Frais de courses et de Fêtes	4.300
5° Les trois-quarts du produit de l'Octroi comme conséquence du nombre d'Etrangers que les jeux attirent (Pour Mémoire)	21.000
Total pour 1849, frs.	<u>76.625,47</u>

Spa, le 3 mai 1850

Le secrétaire de la Commission des Jeux
ALFRED ROUMA.

Mais malgré ces protestations, la société des jeux devra accepter d'abandonner 5 % de sa part à la ville - en échange, il est vrai, d'une prolongation des jeux.

148. La Garde Civique, créée en 1830, subsiste jusqu'en 1914. Il s'agit, parallèlement à l'armée régulière, d'une milice de citoyens, chargés de défendre l'ordre intérieur, et, subsidiairement, en cas de conflit, d'épauler l'armée dans la défense du territoire. Elle dépend du ministre de l'Intérieur en temps de paix.

La Garde Civique eut toujours une allure plus civile que militaire. Son manque de tenue, d'esprit militaire et de discipline étaient légendaires avant 1914.

La Garde est organisée par commune en compagnies, bataillons et légions; elle est répartie en trois bans; le premier comprend les célibataires et veufs sans enfants de 21 à 31 ans; le second comprend les célibataires et les veufs sans enfants de 31 à 50 ans; le troisième, les citoyens au-delà de 50 ans; Les gradés sont élus jus-

qu'au grade de chef de bataillon et nommés par le gouvernement à partir de ce grade.

La mobilisation de la Garde est décrétée par la Législature.

149. Dans le chant III de Spa, son origine, son histoire, ses eaux, ses environs, ses jeux (poème en 7 chants, Bruxelles, 1851, in-16), Etienne Arago raconte la conversation politique qu'il a eue à Spa, sur la colline d'Annette et Lubin, avec un passant inconnu. Ce dernier voulait connaître le jugement d'Arago sur les hommes du Gouvernement provisoire de 1848 qu'il avait vus de près. Le lendemain, la Sûreté de l'Etat était au courant des propos échangés dans la forêt spadoise. Qui était donc ce mystérieux mouchard ?

C'était un homme, hélas! mais d'une espèce pareille
Au reptile hideux... il était là rampant,
Et s'avavançait toujours, toujours, en vrai serpent.
(...)

On a bien de la peine à se débarrasser
Du serpent dont les plis veulent vous enlacer !
Je m'en dégage enfin; mais désirant connaître
Le nom de ce monsieur à l'oeil calin du prêtre,
Ma curiosité dès le soir s'informa,
Et quand je l'eus dépeint... chacun me le nomma.

Dans l'exemplaire conservé au Fonds Body, quelqu'un a écrit à l'encre sur la ligne qui suit le dernier vers : "Edmond Rouma".

150. Joseph Servais raconte l'aventure à Félix Delhasse dans une lettre du 3 juillet 1853 : "Le mauvais fils (Edmond Rouma), l'homme dénaturé a bondi, comme un chacal et dans son impuissante rage, il a excité contre moi son frère, lequel après avoir été puiser au cabaret le triste courage dont il a fait preuve est venu me meurtrir par derrière sur la place Royale et en présence de tout le monde

Ce misérable qui a nom Alfred Roupa aurait été pulvérisé sans l'intervention du public. Davelouis (le directeur-gérant de la Redoute) et toute la séquelle ont ri ou applaudi à cette ignoble action de leur croupier. Comme vous le pensez bien, ils ont cru que cette lâche action m'intimiderait. Ils verront bien." (Fonds Body, farde 205).

151. La vie d'Etienne ARAGO (1802-1892) ressemble à un roman. Il s'est illustré à la fois dans le monde des lettres, du journalisme et de la politique. En littérature, il travailla avec Honoré de Balzac (L'Héritière de Birague), écrivit -souvent en collaboration - une centaine d'oeuvres dramatiques en prose et en vers, signa des nouvelles et des romans historiques. Il fut directeur du Vaudeville à Paris de 1829 à 1840. Il participa activement aux Trois Glorieuses, les armes à la main, aux côtés d'Alexandre Dumas et de la Fayette. Il fut, en 1841; l'un des rédacteurs-fondateurs du journal "La Réforme". En février 1848, il monta sur les barricades, devint Directeur-général des Postes de la République jusqu'en décembre 1848. Elu à la Constituante, il vota avec la Gauche. Le 13 juin 1849, à la tête des Gardes nationaux, il participa à la manifestation de la Montagne, ce qui le contraignit à l'exil en Angleterre (1849), puis en Belgique (1850-1854), en Suisse et en Italie jusqu'à l'amnistie de 1859. A la chute de l'Empire, on le retrouve Maire de Paris (septembre-octobre 1870) puis député, aussitôt démissionnaire, à l'Assemblée nationale. Il termina sa carrière comme Conservateur du Musée du Luxembourg (1879-1892). D'avril à octobre 1850, il résida à l'Hôtel du Limbourg, Place Royale à Spa (ce bâtiment forme aujourd'hui le centre de l'Hôtel Cardinal). C'est là qu'il écrivit, entre autres, les sept chants de son énorme poème "Spa et ses Jeux (v. notre note 149).

152. Arago publié en 1850, à Bruxelles, chez A. Labroue et Cie, rue de la Fourche, 36, un long poème en cinq parties. Liège, sous-titré : "Fragment inédit d'un volume intitulé : "Echos de la Patrie".
153. Albin Body, à la page 91 de sa Bibliographie spadoise et des eaux minérales du pays de Liège, rééditée à Verviers en 1981, précise que "la plupart des notes (de Spa et ses jeux) sont de Félix Delhasse de Spa".
154. v. Spa, son origine, son histoire, ses eaux minérales et ses Jeux, 2e édition (Bruxelles, Lévêque, 1852), note p.85.
155. La Fosse à loup d'Alexandre Delhasse paraît en trois fois dans L'Echo des Fontaines, journal de Spa et du Canton, les 16, 23, et 30 décembre 1860 (numéros 46, 47, et 48). La nouvelle est datée de "Spa, le 8 mars 1841). Parmi les rédacteurs de L'Echo des Fontaines, figure Félix Delhasse.
156. Séance du 18 décembre 1878 : "Après cette lecture, Monsieur Havard rappelle les services et les bienfaits de M. Antoine Delhasse envers sa ville natale et propose de lui donner également un témoignage de la reconnaissance publique en appliquant son nom à l'une des rues de Spa(..) Sur la proposition de M. Havard, il est décidé que la rue anciennement appelée rue de Faaz, depuis son débouché dans la rue de l'Hôtel de Ville jusque vis-à-vis de l'Hôtel d'Irlande prendra le nom de rue Delhasse." (Compte-rendu de la séance du Conseil Communal). L'ancien tronçon de la rue Promenade de Sept-Heures, commençant à hauteur de l'Hôtel Bourbon et de l'Hôtel d'Irlande et se terminant place Pierre-le-Grand, prendra alors le nom de "rue Dagly" (v. Fr. Boniver et G.-B. Jacob "Félix et Alexandre Delhasse", in revue "Les Bobelins, n°5 (Spa s.d.), p.265.
157. v. John Bartier, "Le socialisme utopique en Belgique"; Socialisme et Libéralisme au XIXe siècle, Editions de l'ULB (1981); etc...

Les lecteurs nous écrivent...

- . Dans son livre "Elisabeth de Belgique" (Fayard-1986) au chapitre "Les grandes amitiés", l'historien Georges-Henri Dumont écrit à la p.372 :
"Lors d'un séjour à Spa, le physicien Einstein avait fait la connaissance du leader socialiste Emile Vandervelde qui lui avait parlé avec une grande gentillesse de la Reine et du Roi ainsi que de l'attitude de celui-ci face aux problèmes sociaux."

D'après le contexte, cette rencontre devrait se situer au coeur de l'été 1932.

Quelqu'un pourrait-il me dire si cette rencontre se fit à l'occasion d'un congrès, meeting, ... ou tout simplement au cours de séjours à titre privé ?

o o o o o

- . Dans le bulletin de mars 1987 de H.A.S., j'avais interrogé les lecteurs quant à l'existence d'un pavillon construit sur la route de Spa à Creppe avec des restes de matériaux provenant de la démolition de l'"Hotel de la Belle Coste" à Liège.

Je remercie Madame Ramaekers qui très vite m'a fait part de ce que le pavillon n'existait plus et m'a cependant remis la photocopie d'une vue ancienne du dit pavillon.

Je remercie aussi Monsieur Georges Spailier qui nous a donné une très belle description de cette construction quelque peu hétéroclite et qui faisait malgré tout penser à un chalet suisse. (bulletin de septembre 1987 - H.A.S.).

C. Massart.

Le Musée et les Jeux (suite de la page 38)

C'est donc avec le plus grand intérêt que nous avons accueilli durant les fêtes de fin d'année l'initiative du Comité Culturel d'organiser une visite guidée du Casino et une exposition s'y rattachant, d'abord au Cercle Artistique puis, ensuite, avec le concours efficace de l'OTTF et de nombreux prêteurs du 1er étage de notre Musée.

C'est aussi dans ce contexte, car l'idée faisait son chemin, que nous avons accueilli avec empressement l'initiative de Mrs. Bedoret et Houyon de réunir les fonds nécessaires pour faire revenir dans notre Cité, l'années regrettées tables des Petits Jeux qui jadis constituaient un attrait populaire pour nos touristes et même les Spadois.

Nous informons donc nos membres que le Musée et l'A.S.B.L. ont apporté à cette réalisation une contribution de 5.000 francs chacun, décision unanimement prise par notre Conseil d'Administration.

Nous formons les vœux les plus sincères pour que la somme globale de 100.000 frs. soit bientôt acquise par la contribution volontaire des diverses organisations de notre Cité.

Nous croyons savoir que l'idée des promoteurs est de réaliser, dans le cadre du Waux-Hall restauré, un Musée du Jeu, concrétisant ainsi le souci légitime de tous d'illustrer dans un cadre disponible et adéquat - cet aspect important des activités de Spa, depuis plusieurs siècles - et bien entendu dans une finalité culturelle et non commerciale.

La Rédaction.

o o o o o o